L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienvil'e

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 9 JUIN 1895.

FEUILLETON.

FLAVIE.

Par André Theuriet.

PREMIÈRE PARTIE.

—Suite—

II

Sous le rustique couvert des noisetiers, où un clair soleil pénétait librement à travers les feuilles à peine dépliées, Flavie parla longtemps, et je ne trouvai pas le temps long, car, tandis qu'elle causait, je regardais ses cheveux bruns, son cou blanc baignés de lumière, ses prunelles d'azur que des points plus foncés moucheraient comme les noires étamines d'une idéale fleur bleue, et ce spectacle était un régal pour mes yeux.

D'après ce qu'elle me conta et ce que j'appris par ailleurs, voici en résumé pourquoi et comment les deux frères en étaient arrivés à se brouiller :

Nicolas Brocard l'aîné et son cadet Numa avaient été jadis unis comme les doigts de la main. Dès l'enfance leur étroite amitié était proverbiale dans le village. Plus âgé de trois ans que Numa, Nicolas ne quittait jamais son jeune frère. On les rencontrait toujours ensemble. A l'école, leur mutuelle affection était si connue que, pour se faire obéir de l'un d'eux, le maître n'avait qu'à menacer l'autre de le rendre responsable des incartades de son compagnon. Ils étaient entrés le même jour dans un pensionnat de Verdun, en étaient sortis à la même époque, et leur amitié s'était encore fortifiée sous la compression de l'internat, comme certaines plantes forcées en serre chaude s'y transforment plus rapidement en fleurs.

Revenus au logis paternel, ils passaient leur première jeunesse en famille, s'associant aux opérations de leur père, qui faisait le commerce des bois. Peu tracassés par l'amour et ne trouvant pas que cette passion valût le plaisir de vivre amicalement côte à côte, ils demeuraient très casaniers et ne prenaient guère part aux dissipations des jeunes gens du village. L'attraction qui les poussait l'un vers l'autre n'était nullement contrariée par leurs caractères dissemblables. Numa, le cadet, se montrait plus expansif, plus sensible et aussi plus chimérique. Il aimait à attirer l'attention, à faire parade de ses avantages; en même temps il manquait de volonté et subissait facilement les influences extérieures. Assez bien de sa personne, svelte et portant beau, il avait la figure étroite et longue, les yeux bleus à fleur de tête, le front haut et fuyant,—indice d'une nature moutonnière, crédule et portée à prendre ses défauts pour des qualités. —Nicolas, l'aîné, grand, large des épaules, tout en muscles, était mieux équilibré ; son front carré, ses yeux gris finement observateurs sous des sourcils broussailleux, sa bouche prudente et rusée, ses mâchoires massives, donnaient une impression de force et d'intelligence. Il était fort positif, un peu en dessous, ne disant que ce qu'il voulait dire et ne se débou tonnant qu'à bon escient. On ne lisait pas aisément sur sa figure ce qu'il ruminait en son par-dedans, et encore, lorsqu'il débattait une affaire sérieuse, avait-il l'habitude de passer fréquemment sa large main poilue sur sa bouche, de peur que l'expression de ses lèvres ne trahît sa pensée. Aussi le citait-on comme un maître homme en sa partie ; ses concurrents le craignaient comme le feu, lorsqu'ils le voyaient apparaître aux ventes de bois, et ceux avec lesquels il concluait un marché étaient quasi sûrs de se trouver roulés peu ou pron par ce commerçant habile, opiniâtre et retors.

Donc les deux frères Brocard ne se ressemblaient aucunement et s'aimaient néanmoins,—sans doute en vertu de la loi des contraires. Tant que leurs parens vécurent, ils ne songèrent ni l'un ni l'autre au mariage, et lorsque les vieux Brocard moururent, à trois ans de distance, leurs enfans restèrent associés et continuèrent d'habiter ensemble la maison paternelle. Ils avaient déjà dépassé la trentaine, et on les classait parmi les célibataires endurcis, quand Numa s'avisa de prendre femme.

Un beau jour, on apprit qu'il allait épouser une demoiselle des Encherins, fille d'un notaire de Souilly. Il avait connu le père des Encherins dans une partie de chasse; celui-ci l'avait emmené chez lui, et Numa s'était laissé embobeliner par les jolies façons de la demoiselle, qui avait été élevée au Sacré-Cœur et qui possédait une dot assez ronde. Peut-être inconsciemment avait-il cédé encore à un autre mobile. La vanité était son péché mignon, et il se trouvait flatté d'entrer dans une famille qui se vantait d'appartenir à la noblesse. Petite noblesse, disaient les malveillans, les des Encherins descendants tout bonnement de gentilshommes souffleurs de bouteilles. N'importe ; sur les Brocard, dont le grand-père avait été un simple paysan, la particule exerçait la fascination d'un miroir à alouettes. Le positif Nicolas lui-même ne se montra pas insensible à cette frivole considération ; la dot était belle, le beau-père était notaire ; et cette gloriole d'être allié à des nobles arrivant encore par surcroît, avait achevé de le convertir à l'idée de voir son cadet rompre le célibat. "Je n'ai pas l'intention de me marier, lui dit-il, et il me serait désagréable qu'après nous notre bien s'en allât à de lointains collatéraux; donc tu as agi sensément en songeant à faire souche de petits Brocard. Mlle Lucie des Encherins est plaisante, aimable, bien pourvue : c'est ce que j'appelle un bon pigeon. Amène-là chez nous ; on s'arrangera pour que la cage soit digne de l'oiseau, et nous vivrons tous trois comme des coqs en pâte."

Le mariage eut lieu à Souilly, et, cinq jours après la noce, Numa amena la jeune mariée dans la maison d'Ériseul, où Nicolas Brocard la choya de son mieux. Mme Numa Brocard était une mignonne brunette aux yeux vifs, ayant le trottinement menu et le fin museau d'une souris. Élégante, souple et câline, elle cachait sous un air doucet un esprit insinuant, un caractère entier et des appétits de rongeur.—Au début, tout alla bien, et Brocard aîné sembla se laisser enjôler par sa belle-sœur. Quant à Numa, c'était déjà chose faite : il ne savait rien refuser à sa femme, dont il était fort amoureux. Dès les premiers mois du mariage, Lucie devint intéressante, et ce fut un nouveau motif de la gâter. Lors de la naissance de la petite Flavie, Nicholas offrit spontanément de la tenir sur les fonts baptismaux avec Mme des Encherins, et, au repas du baptême, il laissa entendre qu'étant résolu à demeurer vieux garçon, il ferait de la bambine non seulement sa filleule, mais son unique héritière.

Néanmoins, dès la seconde année, l'engouement de Brocard aîné pour sa jolie belle-sœur parut diminuer. Une fois qu'elle eut pris pied dans la maison et fut complètement sûre de son empire, Lucie jugea inutile de se contraindre davantage. Elle se montra telle qu'elle était, glorieuse, capricieuse, dépensière, aimant le luxe, la toilette et jetant volontiers de la poudre aux yeux des gens. Vaniteux lui-même et faible de caractère, Numa Brocard n'était nullement armé pour résister aux fantaisies de sa femme. L'aîné hasarda quelques observations, elles furent mal reçues. Voyant qu'on restait sourd à ses discrètes remontrances, il parla plus ferme et fit remarquer qu'en sa qualité d'associé il avait voix au chapitre, puisque l'argent qu'on dépensait en frivolités était puisé dans le fonds commun.

Peu de temps après, Cadet Brocard, d'un air embarrassé et mal à l'aise, venait trouver son aîné et lui exposait son désir de sortir de l'indivision et de s'établir à son compte. Il avait envie d'acheter une fabrique de bois de chaises et de brosses, située à quelques pas de la maison paternelle, et qui était précisément à vendre.

—Tu comprends, dit-il, quand on a femme et enfant, la situation n'est plus la même et il faut songer à l'avenir. Le vieux logis de nos parents est trop étroit pour que deux ménages y puissent vivre à l'aise. Je te le laisserai, tu me solderas ma part, et j'achèterai l'usine des Haulin. C'est une occasion que je ne retrouverai pas, et je crois qu'il y a de l'argent à gagner dans la fabrication des bois de brosses.

—Ça, répliqua Nicolas avec un clignement d'yeux, c'est une idée de ta femme, mon pauvre cadet; elle ne te serait jamais venue à toi seul... Enfin, à ton aise! Je n'ai jamais entendu être une gêne pour vous... Nous liquiderons amiablement notre association, et nous vivrons chacun chez nous : ça vaut mieux encore que de se brouiller.

En homme prudent, Nicolas Brocard fit bonne mine à mauvais jeu, mais en son for intérieur il garda à sa belle sœur une mortelle rancune. L'association fut rompue, les comptes liquidés, l'usine achetée, et Numa transporta son domicile dans la maison qu'il occupait actuellement. Tout cela eut lieu sans discussion sans aigreur; mais on remarqua qu'à partir de la dissolution de la société, l'aîné se tenait sur la réserve et fréquentait plus rarement la maison de son frère. Les relations se maintenaient sur un ton de cordialité, mais toute intimité avait cessé, et désormais Mme Lucie pouvait mener le train de vie qui lui plaisait sans avoir à craindre les observations de son beau-frère.

Numa Brocard cependant conservait encore des illusions. Il n'avait nullement conscience de la blessure infligée à l'amour-propre fraternel, étant de ces caractères étourdis et légers qui s'imaginent que leurs torts sont effacés du moment où ils les ont eux-mêmes oubliés. Il se sentait au cœur la même source de chaude affection pour son aîné, et il eût été fort scandalisé d'apprendre que celle de Nicolas s'était singulièrement refroidie. Il commença seulement à s'en douter le jour où ce dernier entra à l'usine, s'installa dans la salle où Mme Lucie travaillait à une bande de tapisserie, et, avec une lueur d'ironie dans ses yeux malins, une fausse bonhomie sur ses lèvres finaudes, tint à peu près ce discours aux deux époux :

—Mes bons amis, le proverbe a raison : "Il ne faut pas dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau!" Je m'étais juré de mourir dans la peau d'un célibataire, et je crois bien que si vous m'y aviez aidé, j'aurais tenu mon serment jusqu'au bout; mais vous m'avez laissé seul au logis, et j'ai horreur de la solitude. L'ennui m'a pris, et je me suis décidé à me marier à mon tour.... J'épouse une personne que vous connaissez bien.... une veuve.... Mme Leclerc.... La noce aura lieu dans quinze jours, et je viens vous y inviter.....

La veuve Leclerc était une femme d'une trentaine d'années qui habitait Eriseul depuis son veuvage. Elle avait d'un premier mariage une fille nommée Céléuie, et possédait de beaux biens au soleil. Le teint bilieux, les yeux ardens, elle n'était ni belle ni laide ; on la disait très serrée et d'humeur peu commode.

Ce fut, naturellement, avec un rire jaune que les Numa Brocard accueillirent cette nouvelle aussi fâcheuse qu'inattendue. Ils firent néanmoins assez bonne contenance et félicitèrent Nicolas du bout des lèvres : mais quand il fut parti, la colère de Mme Lucie éclata comme une poignée de pois fulminans. Elle se voyait déjà frustée de l'héritage de son beau-frère, tenait pour injurieux son manque de parole, et criait bien haut qu'il s'était conduit en malhonnête homme. Numa Brocard ne cachait pas non plus son désappointement ; mais, d'esprit débonnaire, il s'efforçait de calmer sa femme en lui remontrant que la future épousée, étant déjà mûre, ne donnerait sans doute pas d'enfans à Nicolas, et qu'en tout cas il était sage de ne pas se brouiller avec lui.

Mme Lucie se résigna à dissimuler sa rancune. Elle assista à la noce, complimenta la nouvelle mariée, et sut même au début s'insinuer dans ses bonnes grâces. Mais quand, au bout de deux ans, Mme Brocard aîné donna le jour à un fils, la colère flamba de nouveau dans le cœur de Lucie, et elle ne parvint pas à cacher son dépit. Les relations entre les deux belles-sœurs se tendirent, quelques paroles aigres furent même échangées. Pourtant on continuait à se voir de loin en loin : on soupait les uns chez les autres aux fêtes carillonnées, et les deux frères demeuraient en bons termes.

—Vois-tu, Jacques, me dit Flavie en achevant son récit, quand les sœurs ne sont pas d'accord, la haine perce toujours, et ça devait mal finir.... Ma mère est bonne femme, mais peu endurante ; l'hiver dernier, de méchantes gens lui ont rapporté que ma tante disait tout haut que la jeune Mme Brocard ruinait son mari. Maman n'a pas pu s'empêcher de reprocher en face à sa belle-sœur d'être mauvaise parente. La tante a répliqué qu'il n'y a que la vérité qui blesse ; la querelle s'est envenimée, on s'est jeté à la figure des mots qu'on n'oublie pas ; papa et mon oncle se sont pris de bec, et, cette fois, on s'est brouillé à mort. Nous ne nous parlons plus, et l'oncle Brocard a défendu à Tintin de mettre les pieds chez nous. Il a même signifié à nos amis communs qu'ils aient à choisir entre sa maison et la nôtre, et je crois, mon pauvre garçon, que si tu continues à nous venir voir, tu risqueras de te brouiller, toi aussi, avec Tintin.

—Ça m'est bien égal ! répondis-je en prenant les mains de Flavie : entre Tintin et toi, mon choix est fait, parce que c'est toi que j'aime plus que tout au monde.

III

Oui, j'aimais Flavie de toutes mes forces, et en la retrouvant cette année-là, à Pâques, en cette jeune saison du renouveau où tout germe, fermente et bourgeonne, je sentais que mon affection avait quelque chose de plus chaud, de plus exclusif et de plus absorbant. On s'en apercevait du reste autour de moi. Mon père ainsi que les Numa Brocard ne m'appelaient que "le bon ami" ou "le mari en herbe" de Flavie. A leurs yeux, l'amourachement d'un garçon de quatorze ans pour une fille qui entrait en sa vingtième année ne tirait pas à conséquence : ils s'en amusaient et prenaient la chose en plaisanterie, ce qui m'enrageait, surtout quand ces goguenardises avaient lieu en présence de la jeune fille. Je perdais contenance, je rougissais, tout en observant Flavie à la dérobée. Si elle avait ri, j'en aurais eu, je crois, une attaque de nerfs. Heureusement elle gardait son petit air calme, et lorsque nos parens avaient le dos tourné, elle me consolait avec une légère tape sur l'épaule.

—Ne les écoute pas, mon Jacques, murmurait-elle : tout ça, c'est des *dailleries*.....

La suite à dimanche prochain.

UN BRAVE HOMME.

I

On ne parlait jamais de Diaconelli sans ajouter aussitôt d'un air convaincu :

—Quel brave homme !

Qu'était au juste Diaconelli ?

Ancien ténor qui avait eu des succès à Marseille; ancien impresario qui pendant trois ou quatre années avait promené sa troupe à travers l'Amérique du Sud, il s'était maintenant définitivement fixé à Paris, exerçant non non sans une certaine vogue le métier de professeur de chant.

Dans la même maison que Diaconelli, mais dans le corps de bâtiment du fond de la cour, deux modestes chambres étaient habitées par Mme Thierel et sa fille Albine, une ravissante enfant de dix-sept ans environ.

Avant la mort de son mari, Mme Thierel avait connu des temps plus heureux, mais, depuis son veuvage, la pauvreté était venue avec tout son cortège de soucis et de privations.

Mère et fille travaillaient maintenant pour un grand magasin de broderies, et à force d'entente, d'économie et d'ordre, elles arrivaient quand même à joindre les deux bouts.

Cette existence calme, austère, un peu uniforme, avait pour Albine un certain charme et elle vivait tranquille, sans penser à désirer aucune distraction. Toute la journée assise en face de sa mère, elle brodait, faisant éclore sous ses doigts de fée des fleurs magiques, des papillons prêts à s'envoler, des oiseaux gracieux tout palpitants de vie, s'interrompant de temps à autre pour échanger un mot, une pensée, lancer la fusée d'un rire très frais, qui vibrait dans des tintements clairs de cristal. Puis, le soir venu, son ouvrage terminé, elle roulait dans un coin le lourd métier avec tout son attirail de soies multicolores, qui mettaient dans la mansarde une note vive.

Un vieux piano aux touches jaunies, au bois usé, seul vestige d'un passé plus clément, était resté : c'est là qu'Albine passait ses plus doux instants.

Chaque soir, elle s'asseyait au vieil instrument, faisant résonner l'ancien clavier sous ses doigts inexpérimentés, mais pourtant habiles ; puis, rejetant un peu en arrière sa fine tête brune, avec une flamme d'extase dans ses longs yeux gris, elle chantait.

Dans son enfance, elle n'avait que très-peu appris la musique, et jamais le chant ne lui avait été enseigné, mais chez elle l'instinct suppléait au savoir ; elle chantait sans aucune science, aucune méthode, mais elle chantait avec son âme!

Sa voix très-pure, d'un timbre riche, avait des sons pénétrants d'un charme extraordinaire.

Comment, par quelle suite de hasards, Diaconelli fut-il conduit un soir dans l'escalier de ses voisines ? Je ne sais. Mais à travers la porte il entendit Albine.

Frapper, faire irruption dans le logement de Mme Thierel, s'approcher du piano et de la jeune fille interdite fut pour lui l'affaire d'un instant; avec son exubérance de comédien et de méridional, ce fut un déluge, un débordement d'enthousiasme et d'éloges.

—Mais c'était une artiste, cette enfant là, une artiste ! Elle était douée ! C'est-à-dire qu'elle possédait ce qui ne s'apprend pas ! Quant au reste, cela viendrait avec le travail !

Et s'asseyant au piano à la place qu'Albine venait de quitter, Diaconelli avait repris la ritournelle de la romance interrompue.

—Allons, petite, chante moi cela !

Et elle, fascinée, subjuguée par cette autorité qui s'imposaient, presque machinalement avait obéi.

Plus que jamais sa voix vibrait, frémissait d'émotions vraies venues du cœur.

Lui, dodelinait la tête de droite à gauche en signe d'assentiment : de temps en temps, il l'arrêtait, la reprenait, et elle recommençait jusqu'à ce qu'elle eût tout à fait compris l'observation.

A la fin, au dernier accord bruyamment plaqué, Diaconelli se leva, et interpellant Mme Thierel :

—Comment ! on faisait de cette enfant une ouvrière; une p tite brodeuse ?.... Allons donc !.... Sa place était marquée ailleurs ; c'est une artiste, une grande artiste qu'elle devait être !

Et comme la mère, avec une instinctive répulsion pour tout ce qui est est le théâtre, essayait de protester, Diaconelli l'interrompit :

—Des bêtises, tout cela, des bêtises ! Est-ce que si on voulait on ne pouvait pas rester honnête n'importe où ? Le tout était de posséder la ferme volonté de se bien tenir, et avec cela on pouvait braver tous les dangers !

Et Albine, en l'écoutant, avait redressé la tête avec un beau sourire confiant et fort, tandis que la mère, gagnée, désarmée, vaincue, fluissait peu à peu par ne plus soulever d'objections.

Alors, c'était convenu : la petite allait travailler. C'était Diaconelli qui s'en chargeait. Elle descendrait tous les jours chez lui prendre une leçon ; plus tard, bien plus tard, elle lui rendrait ça sur ses appointements.

Mais là n'était pas la question. Elle arriverait, il en répondait ; elle avait tout pour cela. Elle débuterait bientôt, elle aurait de beaux engagements, elle gagnerait ce qu'elle voudrait.

—Allez ! elle ne la regrettera pas, sa misérable existence de petite brodeuse !

Elle aurait un bel appartement, des domestiques, des relations,—tout ce que le luxe peut procurer à l'existence, elle l'aurait.

Son nom serait connu, ce serait une très-grande artiste ; elle révolutionnerait non-seulement Paris, mais la France, mais l'Europe, mais le monde entier !

Et il allait, il allait, s'animant, se montant de plus en plus, tandis qu'appuyée contre le piano, Albine, très pâle, oppressée, les narines dilatées, les yeux grandis et brillants de fièvre, l'écoutait, les mains jointes.

Quand Diaconelli quitta enfin ses voisines, il était beaucoup plus que minuit ; mais l'avenir, le brillant avenir d'Albine était réglé !

II

Cette nuit-là, les deux femmes ne dormirent pas.

La mère, qui avait tant travaillé, tant peiné, pensait à cette fortune que sa fille allait acquérir ; son imagination la transportait dans un hôtel somptueux, où toutes deux ne seraient vêtues que de velours et de soie ; plus tard, même, elles auraient voiture, et elle voyait s'ouvrir devant elles toute une vie large, une heureuse vie de bien-être, de luxe et de triomphe.

Albine aussi, il est vrai, pensait un peu à cette existence lumineuse qu'on lui promettait, et qui ressemblait au premier feuillet d'un conte bleu ; mais elle pensait surtout à l'Art, à l'Art pour lui-même, dans tout ce qu'il avait de grand, de pur, de noble et de divin.

Dès le lendemain avait commencé sa nouvelle existence, avec sa première leçon chez Diaconelli, et elle était remontée chez elle enivrée da joie et d'espoir.

Jamais encore ses fins doigts de fée n'avaient brodé avec une telle activité !

D'instinct, elle avait choisi des soies vives, des soies claires, qui donnaient à ses fleurs artificielles une fraîcheur et un éclat de véritables fleurs épanouies, et ses petits oiseaux, ses papillons avaient dans leurs ailes de grandes envolées, des frémissements de gaîté et de vie.

Parfois, au milieu d'un point, elle s'arrêtait, l'aiguille en l'air, l'esprit bien loin de là, pour sourire à son beau rêve.

Et, un mois entier, ce rêve avait vécu,—pendant un mois, la jeune fille avait connu dans toute son étendue, toute sa douceur, le bonheur d'espérer !

III

Qu'arriva-t-il ?

Est-ce qu'après le premier moment d'engouement passé, Diaconelli s'aperçut qu'il s'était trompé sur le compte d'Albine ? La voix de la jeune fille n'avait-elle pas résisté à la fatigue du travail ? Ou bien Diaconelli avait-il découvert quelque autre "étoile" plus digne de briller ?

Ses leçons n'étaient plus données avec le même entrain, elles n'étaient plus soutenues avec la même chaleur ; puis, un matin, sans brusquerie apparente, avec des réticences de bon goût, il avait déclaré que "la petite n'avait décidément pas ce qu'il fallait."

—Une jolie voix certainement ! Mais pas suffisamment en elle l'étoffe d'une artiste ! Dans l'art, il fallait monter très haut.... ou ne pas s'en mêler !

Et Diaconelli ajoutait :

—Pourquoi donc l'idée lui était-elle venue d'embrasser une telle carrière ? Les artistes n'ont pas toujours une existence heureuse ; quelquefois, ils ne connaissent que misère et déception ! Mieux valait certes végéter de sa tranquille petite vie de brodeuse, sans grand espoir il est vrai, mais aussi sans déboires amers. C'était moins brillant, mais c'était plus sûr !

Mme Thierel, suffoquée, les yeux gros de larmes, écoutait le vieux comédien détruire morceau par morceau ses châteaux en Espagne, qui s'écroulaient jusqu'au complet néant.

Albine, elle, ne disait rien, ne donnant d'autre signe d'émotion qu'un peu de pâleur.

Enfin, Mme Thierel et sa fille prirent définitivement congé de Diaconelli, et comme elles traversaient la longueur de la cour pour remonter chez elles, la mère enveloppa son enfant d'un long regard anxieux.

—Albine, ce n'est pas vrai peut-être, ce que dit cette homme. Il se trompe, sans doute. Il faudra essayer encore....

Mais, d'un geste, la jeune fille l'arrêta :

—Si, maman, je crois qu'il vaut mieux renoncer.... D'ailleurs, je ne suis pas surprise.... Voilà bien des jours que je pressentais cela !

Elle parlait d'une voix blanche, sans timbre, les yeux agrandis dans sa pâleur, avec une expression morne, les lèvres un peu tremblantes, tirées dans un pli triste.

IV

Et, là-haut, dans la petite mansarde du sixième étage, la vie recommença comme jadis.

Seulement, Albine ne chantait plus.

Le premier soir, pour obéir à sa mère, elle avait essayé : mais, découragée, lassée, elle s'était bientôt arrêtée.

—Je ne peux plus, avait-elle dit ; cela me fatigue !

Et, depuis, le vieux piano n'avait pas été rouvert.

Par une entente tacite entre les deux femmes, il ne fut plus question de Diaconelli.

Albine n'avait formulé aucune plainte, aucun regret, comme si elle eût été indifférente à ce renoncement de son avenir. Elle s'était remise à broder du matin au soir. Mais la taille souple qu'elle penchait sur le métier semblait ployer sous un fardeau lourd, et elle souriait d'un pauvre sourire triste et navré qui mettait sur sa jolie figure souffrante une expression de petite martyre résignée.

Inconsciemment, elle ne se servait plus que de soies pâles, décolorées, qui donnaient à ses fleurs des apparences de fleurs tristes et flétries, de fleurs fanées prêtes à mourir ; et ses papillons et ses oiseaux n'ouvraient leurs ailes qu'avec une sorte de lassitude, de détresse, de désespérance suprême.

Albine ne se plaignait pas ; mais, de jour en jour, elle devenait plus pâle, plus faible, plus souffrante.

Le médecin avait parlé d'anémie, de poitrine étroite, de constitution fragile.

C'était vrai, sans doute, mais ce qui était vrai aussi, c'est qu'elle se mourait de son rêve, à qui on avait si brutalement coupé les ailes !

Oui, c'est de cela qu'elle se mourait : d'être retournée dans les ténèbres, après avoir entrevu le soleil ; elle se mourait pour avoir cru, pour avoir espéré !

Pauvre petite Albine, tuée par sa chimère, par ses illusions menteuses, tuée par son beau rêve déçu !

V

Quand on parle de Diaconelli, on ne manque pas d'ajouter d'un air convaincu :—"Quel brave homme!"

AVIS DE SUCCESSION.

Succession de Jacob Weidner.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans, No 46,058—Division E—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire, dans les dix jours qui suivront la présente notification, les raisons (s'elles en ont) pour lesquelles le compte présenté par William Weidner, administrateur de cette succession, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte.

Par ordre de la Cour.

A. V. PLOTTE, Greffier.

9 juin—9 14 19

EDGEWATER CITY,

A 20 Minutes de la Ville.

Plus de 2,000 lots de terre à vendre. $29, $39, $49, $ 9 chaque. $10 comptant, balance payable par mois, au gré des acheteurs.

Adressez vous pour les renseignements à J. A. BUISSON, Agent Général, Royale et Toulouse, N. O.

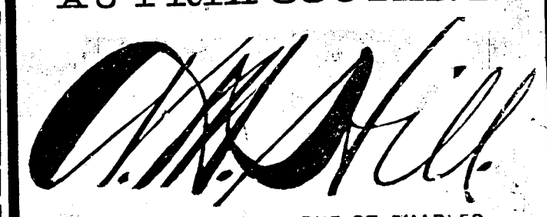
9 mai—2m—jeu dim

AU PRIX COUTANT !

DIAMANTS,
MONTRES,
BIJOUTERIE,
ARGENTERIE.

Et tout le contenu de mon magasin de Bijouterie rue St-Charles

AU PRIX COUTANT.



326, nouveau numéro, RUE ST-CHARLES.

18 nov—1 an—1 e

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie à Chicago - - - - $3,239,0 1
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,2 0
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs de la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS—
Gustaf R. Westfeldt. L. C. Fallon. Lucas E. Moore. C. M. Soria.
PERRY. OGDEN, Secrétaire Résident. CLARENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
4 nov 159—1an J. G. PEPPER Député Sous Secrétaire.

Les NOMBREUX MEDECINS qui EMPLOIENT la
SOLUTION PAUTAUBERGE
au CHLORHYDRO-PHOSPHATE de CHAUX CRÉOSOTÉ
la considèrent comme le remède le plus sûr et le plus efficace contre les
MALADIES de POITRINE
la PHTISIE, les BRONCHITES CHRONIQUES, les TOUX OPINIATRES, l'INFLUENZA
Les Capsules Pautauberge se trouvent dans toutes les bonnes Pharmacies.
Chez L. PAUTAUBERGE, 22 r. Jules-César, Paris et dans les principales Pharmacies
Dépositaires à la Nlle-Orléans : L. L. Lyons & Cie, 42, 44 Camp

TOUT NEUF !
QUI ONT A PEINE SERVI
ET DE
SECONDE MAIN !
PIANOS PLEYEL !
A DES
PRIX RAISONNABLES,
AUSSI DES
Instruments Américains des Meilleures Fabriques.
GRUNEWALD'S, No 715 rue du Canal.
24 jan—1 a

Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
No 68 rue Royale.
Capital payé..... $500,000 0
Actif, 1er janvier 1895..... 979,677 5
Surplus..... 220,590 83
Surpl. aux détenteurs de polices..... 720,590 8
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER, OCTAV LABARRE
14 jan—Q 1 an

Compagnie des Abattoirs de la N. O.,
LIMITÉE
Empaquetage de Bœuf et de Porc de la marque Louisiana.
Jambons Sugar Cured, Epaules salées, Breakfast Bacon, Jambons pour Pique-Niques, Bœuf desséché, Graisse, Langues, Saucisses de toutes qualités, etc.
Bœuf, Porc, Veau et Mouton frais, etc., préparés en ville—Une Spécialité.
Enseignure des rues Nord Peters et Alabo—TÉLÉPHONE No 1,017.
21 avr 1—3 m—dim et mardi

PIANOS
WEBER, EMERSON, HARDMAN, ETC.
Parfaits et Artistiques.
PARTICULIÈREMENT ADAPTÉS A CE CLIMAT.
A DES PRIX MODIQUES.
JUNIUS HART,
1,001 RUE DU CANAL.
1er sept—1 an—dim mar. jeu

COMPAGNIE D'ASSURANCES PHŒNIX DE HARTFORD CONN.
Actif, valeur réelle..... 25,820,322
Pertes réglées à la Nouvelle-Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.
JULES TUYES, Agent-Résident.
WM. M. REILLEY & CO., Agents pour l'Etat.
307 RUE CARONDELET—TELEPHONE 229.
29mai93—1an

COMPAGNIE D'ASSURANCES CONTINENTAL
De la Ville de New York.
Extrait du relevé du 1er janvier 1895.
Capital payé..... $1,000,000 00
Réservé pour primes non-expirées..... 3,943,639 46
Surplus net..... 1,811,269 26
Surplus aux détenteurs de polices..... 2,811,269 26
Actif brut..... 6,754,908 72
Cette Compagnie dirige ses affaires sous les stipulations de la loi des fonds de garantie de l'Etat de New-York pour protéger les détenteurs de polices en cas de grand feu et a deux fonds de garantie de douze cent mille dollars. Cette Compagnie a un capital de plus d'un million de dollars, un actif brut de six millions, une réserve pour polices non-expirées de trois millions un surplus net en sus du capital et des risques de dix huit cent mille dollars. Pertes payées, plus de trente millions. Les pertes ajustées et payées sans escompte ; ar
JAMES PRÉVOST, Manager.
135 rue Gravier, Nouvelle-Orléans, Lne.
20 fév—1 an—jeu dim mardi

UN IMMENSE ASSORTIMENT DE
MEDAILLES ET ROSAIRES
En argent et en or pour première communion, ainsi que des
Médailles de tous Genres
Pour Ecoles et Collèges,
FRANTZ & OPITZ,
HORLOGERS ET JOAILLERS,
No 129 rue Bourbon, près Canal,
sept—